

Ariadna Castellarnau

BRÛLÉES

Traduit de l'espagnol
par Guillaume Contré

BRÛLÉES

ARIADNA CASTELLARNAU

BRÛLÉES

Traduit de l'espagnol par Guillaume Contré

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 22

Quema © 2015, Ariadna Castellarnau, published in Spanish by
Gog y Magog Ediciones

This edition published by arrangement with the Agencia Literaria CBQ
in conjunction with their duly appointed agent L'autre Agence,
Paris, France. All right reserved.

© Éditions de l'Ogre, 2018, pour la traduction française
Couverture : © Arthur Pumarelli
Correction : Édith Noublanche

ISBN : 978-2-37756-010-3

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr

ÉDITIONS DE L'OGRE

110, rue Réaumur

75002 Paris

*Ne va pas dans les bois,
car dans les bois tu trouveras les bois.
Celui qui va dans les bois
pour chercher des arbres,
plus besoin de le chercher dans les bois.*

Günter Grass

*Il y avait quelque chose de sinistre dans une piscine vide
et il essaya d'imaginer à quoi elle pouvait servir
lorsqu'elle n'avait pas d'eau. Elle lui rappela les bunkers en
ciment de Tsingtao et les traces sanglantes sur les murs des
mains des artilleurs allemands devenus fous. Peut-être un crime
serait-il bientôt commis dans toutes les piscines de Shanghai,
peut-être leurs parois étaient-elles toutes carrelées pour
pouvoir nettoyer facilement le sang.*

J. G. Ballard

À Buddy, à Greta

FAIM

La nuit vient et Rita et l'homme n'ont toujours pas décidé qui des deux mangera la dernière pêche au sirop. C'est une décision importante, non seulement car c'est la dernière, mais aussi parce qu'ils ont également convenu qu'une fois la boîte terminée ils se laisseraient mourir de faim.

Rita fait danser la pêche avec la pointe d'une fourchette.

- Tu vas la manger ou pas ? demande-t-il.
- Je ne sais pas. On ne devrait pas la tirer au sort ?
- Qu'importe qui la mange. Ce n'est que symbolique.
- Mourir de faim n'a rien de symbolique.

Il pose une main sur la boîte et lui demande de le regarder dans les yeux. Rita lève la tête. Ce n'est pas

le genre d'homme qu'elle aurait choisi, dans d'autres circonstances. Ce visage maculé par l'acné, si peu net, une peau en relief qui lui rappelle les grumeaux qui se présentaient parfois dans le mélange d'œuf et de farine des gâteaux. Mais son corps est fort, et cela plaît à Rita. Les épaules, en particulier. Bien larges.

– Tu regrettes ? demande-t-il.

Rita ne répond pas.

– On a fait un pacte, recommence-t-il à dire. Et les pactes, il faut les respecter.

– Je sais, dit Rita.

– Qu'est-ce que tu sais ?

– Ce qui se passe ensuite.

– Ensuite, il ne se passe rien du tout. Ensuite, on meurt.

– Mais lentement, dit Rita.

Dans la cuisine, la seule lumière vient d'une bougie sur le point de s'éteindre. Ils ont bouché les fenêtres avec des cartons pour qu'on ne puisse pas les voir du dehors, au cas où, dehors, il y aurait quelqu'un pour les voir. Rita se félicite de ne pas avoir vue sur la vallée. Sur la solitude et les bûchers toujours actifs, là-bas dans les montagnes où se trouvent les villages qu'ils ont traversés avant d'arriver dans la maison, et les cendres des feux que le vent déplace et entraîne, qui rendent encore plus obscure la lumière cuivrée du crépuscule.

– Combien de temps met une personne à mourir de faim ? demande Rita.

– Ça dépend du poids. Mais approximativement, soixante ou soixante-dix jours.

– Comment peux-tu en être aussi sûr ?

– Je l’ai lu, une fois.

– Et ça fait mal, de mourir de faim ?

– À un moment donné, ça arrête de faire mal, répond-il.

– Quand ?

Il pousse la boîte vers elle.

– Quand tu meurs. Et maintenant, mange-la.

Rita plante la pointe de la fourchette dans la chair de la pêche et la porte à sa bouche.

Cette nuit, après avoir jeté la boîte vide dans la poubelle où s’entassent d’autres boîtes et des briques de lait écrasées, ils se couchent ensemble dans le lit qu’ils ont improvisé avec du papier journal sur le sol de la cuisine. Rita enlève son pull de laine. Elle frotte son corps contre son corps. C’est le moment de la journée qu’elle préfère. Où ils se rejoignent dans l’obscurité et où elle peut s’imaginer dans n’importe quel autre endroit du monde, vivant une autre sorte de vie.

Lorsqu’il termine à l’intérieur de Rita, l’homme se laisse tomber sur le dos et l’attire à lui.

– Je ne te l’ai jamais demandé. Où as-tu grandi ?

Rita n’a pas envie de lui raconter. Tous les deux, ils ne se donnent pas de détails sur leurs vies. Ils ont vécu ainsi tout ce temps et elle ne voit pas pourquoi cela devrait changer maintenant.

– En ville, dans un quartier proche de l’endroit où l’on s’est connus.

Elle n’a pas besoin d’inventer d’autres détails, car l’homme se met aussitôt à ronfler. Rita lui tourne le dos et permet qu’endormi il l’enlace et colle sa bouche contre sa nuque en lui respirant dessus. Elle s’endort en pensant que tout ceci n’est qu’une blague. Une sorte d’épreuve qu’ils se sont eux-mêmes imposée pour redonner de la valeur à la vie qu’ils vivent. Arriver au bout, au point de non-retour, pour retourner de la sorte au présent, vivifiés, et savoir apprécier leur solitude et la faim.

Ils s’étaient connus près du refuge, Rita était allongée dans l’herbe sale, entourée d’immondices, car les gens n’avaient plus honte de rien et faisaient leurs besoins n’importe où. L’épuisement et la faim étaient venus à bout de sa résistance dans la queue ; il s’approcha et lui donna un peu de ce qu’il mangeait. Le goût était horrible, mais Rita le dévora quand même, se léchant les doigts en terminant, comme si c’était le meilleur plat qu’elle eût goûté de sa vie. Ce n’est qu’une fois repue qu’elle remarqua l’homme. Il était difficile d’estimer son âge, vu l’état de saleté qu’il arborait, mais il devait avoir le même que le Gallois, ce qui suffit à décider Rita à se lever et à le suivre, à partager le trou où il vivait caché, à coucher avec lui et, plus tard, à planifier cet affreux voyage.

Pour rejoindre la maison, ils parcoururent plus de trois cents kilomètres juchés sur une mobylette achetée à quelqu'un de plus malin qu'eux deux. Quelqu'un qui n'avait pas mis au feu tous ses biens et avait gardé cette mobylette pour finir par la vendre à des malheureux, tels que Rita et l'homme, qui avaient cru qu'à la campagne ils seraient à l'abri du mal.

Ils firent le voyage en une seule journée, l'estomac vide, s'arrêtant de temps en temps pour faire le plein dans les rares stations-service dont les pompes fonctionnaient encore. Ils avaient échafaudé un plan. Tandis qu'il remplissait le réservoir, Rita s'occupait de la boutique de la station. Mais dans les boutiques, il n'y avait que des rayons vides, de la poussière et des bestioles les quatre pattes en l'air. Ils traversèrent des villages dont les habitants se massaient sur les trottoirs pour les voir passer. Rita se serrait contre son dos et regardait ces gens du coin de l'œil. Les visages inexpressifs et les bras ballants de chaque côté du corps dans un geste de renoncement, la courbe non désirée que formaient leurs cous en suivant par inertie l'avancée de la mobylette.

Ils ne dirent pas un mot de tout le voyage. Le cœur serré, ils étaient persuadés d'arriver à un endroit où les choses commenceraient à s'améliorer de manière visible. Où la terre recommencerait à ressembler à de la terre et les personnes redeviendraient des personnes. La zone protégée. La campagne, la chaleur et le vrombissement des abeilles sous le soleil.

Il lui avait parlé de la maison, des longs moments de bonheur dans le jardin, de ses parents qui, supposait-il, étaient toujours en vie, et qui les accueilleraient les bras ouverts. Rita préférait ne pas le contredire. Elle aussi avait grandi à la campagne, dans un endroit assez lointain, une île reléguée au sud des cartes. Mais elle ne parlait de cela à personne, car elle voulait garder tous les souvenirs pour elle, comme des capsules de cyanure sous la langue.

La campagne n'était pas un endroit idyllique. Le mal était arrivé partout. Mais de toute façon elle accepta de faire ce voyage avec l'homme. Tout était mieux que rester en ville.

Ils empruntèrent le chemin de gravier, et devant leurs yeux apparut la maison. Grande, laide, tordue sur un côté, prête à s'effondrer. Rita se sentit déçue. Ce n'était pas comme il le lui avait raconté. Pas non plus comme elle se l'était imaginé.

Ils entrèrent et parcoururent les pièces vides.

– Où était ta chambre ? demanda Rita.

Il désigna une porte fermée.

Rita s'y dirigea et ouvrit. Pas même un lit, pas même une table ni une armoire.

– Où sont toutes les affaires ?

Il se dirigea en silence vers la porte au fond du couloir qui donnait sur l'arrière.

Dans le jardin, ils trouvèrent le squelette d'une commode, des lambeaux de vêtements, deux appareils